

## **AVERTISSEMENT**

Ce texte est protégé par les droits d'auteurs. En conséquence avant son exploitation, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur, soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financière entre autres) pour la troupe et pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

## **LA VIE AU BOUT DU FIL...**

*Comédie en trois actes de Hugues de Rosamel*

*Durée 1H30*

À mon père

### Distribution\*

*Celle décrite ci-dessous est une des possibilités que la pièce offre. En dernière page, plusieurs distributions sont proposées.*

### 6F/6H

*Au début de chaque acte, la distribution est détaillée.*

Clarisse 21ans, 39 ans  
 Clarisse 89 ans  
 Odette Granier /Clémence (68ans)  
 Monique/Claire  
 L'opératrice/Clémence (18 ans)  
 Yolande/Fanfan  
 Pierre Granier  
 Albert Druon  
 Robert  
 Gaston  
 Etienne/Robert acte II  
 Paul

### DECOR

L'intérieur d'un hôtel particulier parisien dans lequel se déroulera toute la pièce. Le mobilier et la décoration s'adapteront aux différentes époques, excepté la tapisserie. Un escalier part côté cour et donne sur un palier, donnant sur une chambre. Au rez-de-chaussée, au mur un téléphone. Du mobilier cossu. Deux fauteuils, une table basse, le long du mur, un secrétaire.

En avant scène, côté jardin, il doit y avoir un espace indépendant dans lequel apparaîtront les personnages qui conversent au téléphone de façon à ce qu'ils ne soient vus que du public.

## PROLOGUE

*Au lever de rideau on entend le thème musical de la pièce. Puis, durant le prologue, la scène est éclairée au fur et à mesure, de façon à ce qu'elle soit totalement éclairée à la fin des messages, en commençant par le téléphone des années vingt, accroché au mur. Sur scène un homme lit son journal, journal duquel a été découpé une partie de la dernière page. Il ne bouge pas pendant tout le prologue. Sonnerie d'un téléphone portable. La messagerie se déclenche. C'est une voix d'homme, celle d'Etienne.*

LA MESSAGERIE (*voix off*) - « Bonjour, vous êtes en communication avec le répondeur de Clarisse Druon, en son absence vous pouvez lui laisser un message, que je me ferai un devoir et un plaisir de lui transmettre, vous pouvez parler après le bip sonore. »

CLAIRE (*voix off*) - Ça alors !... (*Ton complice.*) Bonne-maman, il va falloir m'avouer quel est l'homme qui se cache derrière cette voix si... Enfin cette voix, qui me dit quelque chose pourtant... Cela dit cher répondeur, ça ne m'arrange pas du tout de tomber sur vous ! Mais pas du tout ! Vous êtes certainement très sympathique, très serviable, très tout comme il faut... Avec une voix encore plus comme il faut ! Mais c'est ma grand-mère que je voudrais avoir ! Bonne-maman décrochez !... Je voulais vous annoncer la nouvelle en direct !... J'espère que vous n'aurez pas maman entre temps !... Je vous rappelle vite... (*Claire parlant à Henri, son mari, en oubliant de raccrocher. On entend un nourrisson qui pleure. La voix est un peu lointaine.*) Non Henri ! Pas comme ça !... C'est pas une poupée ! Laisse, tu vas faire des nœuds avec ses bras... C'est fragile... Donne-le-moi... O oui, Papa est maladroit mon bonhomme... Il faudrait tout de même se décider pour le prénom ! On ne va pas l'appeler « bonhomme » jusqu'à sa majorité !... Tu te rends compte, les infirmières on écrit « bonhomme » sur son bracelet !... On a l'air de quoi ? Il faut absolument que l'on se mette d'accord... Ça alors ! J'ai oublié de couper mon portable... Bonne-maman, vous serez au courant de notre problème... Je vous rappelle dans deux minutes, et vous avez intérêt à décrochez ! À tout de suite !... (*Elle raccroche.*)

*Le téléphone sonne.*

LA MESSAGERIE (*voix off*) - « Bonjour, vous êtes en communication avec le répondeur de Clarisse Druon, en son absence vous pouvez lui laisser un message, que je me ferai un devoir et un plaisir de lui transmettre, vous pouvez parler après le bip sonore. »

ETIENNE (*voix off*) - Bonjour Clarisse... C'est Etienne... J'aurais tellement préféré vous avoir de vive voix... Oncle Paul m'avait fait promettre de vous appeler en cas de malheur. Le malheur est arrivé, Clarisse... Oncle Paul est mort brutalement hier après-midi, en faisant ses courses... Pardonnez-moi pour la violence de mes propos, mais tous les mots que j'avais imaginés se sont fracassés contre ma tristesse ! Mon Dieu, que j'aimerais simplement vous serrer dans mes bras !... Rappelez-moi quand vous voulez... Je... Je vous embrasse de tout mon cœur... » (*Il raccroche.*)

*La scène est totalement éclairée. L'acte I commence dans la continuité du prologue.*

## ACTE I- Fin des années 1920

### PERSONNAGES

Clarisse Granier	Fille de Pierre et Odette Granier, 21 ans.
Pierre Granier	
Odette Granier	
Monique	Sœur de Pierre Granier, n'apparaît qu'au téléphone.
Yolande	La bonne



CLARISSE - C'est tout de même plus rapide d'appuyer sur un bouton, que d'allumer une forêt de bougies !

PIERRE - Tu veux que je te dise, le véritable progrès dans cette maison, sera le jour où l'on aura trouvé une machine capable de ne pas te donner le dernier mot ! (*Il se lève en pliant son journal. Se dirigeant vers le téléphone.*) Cela dit, je lui reconnais une vertu, et non des moindres...

CLARISSE (*surprise*) - Non !!!

PIERRE - Si...

CLARISSE - Laisse-moi deviner... (*Court silence.*) Je ne vois pas.

PIERRE - Il n'y a que lui (*Désignant le téléphone.*), qui parvienne à mettre ta mère au pas ! Je n'ai jamais eu une once d'autorité sur elle, et lui, à peine installé, il sonne, et « hop » au garde-à-vous l'Odette ! Il te l'a mise à ses pieds, en deux temps trois sonneries ! (*Entre haut et bas, en quittant la scène.*) J'aurais dû la siffler dès le début...

CLARISSE - Où vas-tu ?

PIERRE - Dans mon bureau, écrire mon courrier, avant que le progrès ne le fasse à ma place !

CLARISSE - Il ne faut pas exagérer !

PIERRE - Je n'exagère pas. Je constate. Pourquoi se fatiguer à s'écrire, alors que l'on a un porte-parole à portée de main ? Hier, ta mère a téléphoné à tante Monique, pour lui demander la recette d'un gâteau... Franchement, cela aurait pu attendre.

CLARISSE - Tu en as profité plus tôt.

PIERRE - Avoir une recette plus rapidement, n'a pas changé le talent culinaire de ta mère. Le gâteau a brûlé et tu sais pourquoi ?

CLARISSE – Non.

PIERRE - Parce qu'elle a mal retranscrit ce que lui a dicté ta tante ! Alors que si elle avait reçu la recette normalement, par courrier, ça ne serait pas arrivé. (*Devant la moue dubitative de Clarisse.*) Enfin, il y aurait eu moins de risque.

CLARISSE - Avec ou sans téléphone, avec ou sans courrier, maman fait toujours brûler les gâteaux ! Elle a un problème avec la pâtisserie.

PIERRE - Avec la cuisine, en général...

CLARISSE – Au moins elle persévère !

PIERRE - C'est ce qui m'inquiète. (*Le téléphone sonne. Pierre sursaute.*) Je ne m'y ferai jamais ! Il pourrait prévenir avant de sonner !

CLARISSE - Tu peux décrocher ?

PIERRE - Certainement pas ! Si on me cherche, je suis dans mon bureau.

CLARISSE - Mais papa, je ne peux pas décrocher en peignoir !

PIERRE - Jusqu'à preuve du contraire, le téléphone sert à parler, pas à regarder.

CLARISSE - On y arrivera peut-être un jour ! *(Elle décroche.)*

PIERRE *(s'en allant)* - Et puis un jour, on marchera sur la lune !

CLARISSE - Oui ?... Merci mademoiselle. *(Pendant sa conversation, elle se tient gênée, comme pour se cacher, réajustant en permanence son peignoir, sa coiffure.)* Ah, tante Monique !... Non, non ! Figurez-vous qu'on parlait de vous avec papa à l'instant... à propos du gâteau... Délicieux... Légèrement, mais moins que d'habitude... Je ne suis pas sûre qu'elle soit là... Je l'appelle... Maman ?... Maman ?... Elle ne répond pas. Je vais voir dans sa chambre, ne quittez pas. *(Quittant la scène en laissant pendre le combiné.)* Maman ?... *(Arrive la femme de chambre, elle passe devant le téléphone, elle s'arrête, retourne sur ses pas, prend l'écouteur.)*

YOLANDE - Mais qui c'est-y qui laisse c't engin pendouiller ?

MONIQUE - Yolande ?

YOLANDE *(surprise, elle lâche le combiné)* - Ah !

MONIQUE - C'est moi Yolande... Madame Hubert...

YOLANDE *(s'approchant méfiante du combiné)* - Madame Hubert ?

MONIQUE - Oui.

YOLANDE - Ben qu'est-ce que vous faites là, madame Hubert ?

MONIQUE - J'étais au téléphone avec mademoiselle Clarisse...

YOLANDE - J'veus entends pas bien.

MONIQUE - Mettez le combiné à portée de main de votre oreille.

YOLANDE - Ça n'va pas être ben commode... *(Elle se met à quatre pattes de façon à être au niveau du combiné et y colle son oreille.)* À y est madame Hubert, vous pouvez me causer.

MONIQUE - Je vous disais, que je parlais avec mademoiselle Clarisse.

YOLANDE - Votre voix, elle arrive par l'autre bout. Il faudrait que vous me parliez par où j'ai mon oreille madame Hubert... *(À elle-même.)* Elle a du mal avec le progrès.

MONIQUE - Ce n'est pas vrai ! Yolande, vous avez pris le combiné à l'envers !

YOLANDE - C'est-à-dire madame que j'ai rien pris du tout, il pend.

MONIQUE - Comment ça, « il pend » ?

YOLANDE - Ben comment vous dire ? Y'a un fil, et au bout du fil, y'a le combiné... Qui pend...

MONIQUE - Yolande ?

YOLANDE - Oui madame Hubert.

MONIQUE - Vous allez prendre le combiné dans la main, et le retourner.

YOLANDE (*faisant ce que lui indique Monique*) - On n'a jamais tant causé ensemble madame Hubert... C'est chouette le progrès. Ça rapproche les gens.

MONIQUE - Vous l'avez retourné ?

YOLANDE (*qui a mis le combiné dans le bon sens*) - C'est vrai que je vous entends mieux à l'endroit. (*Toute fière.*) Si on s'écoutait, on parlerait des heures dans cet engin.

MONIQUE (*qui commence à s'impatienter*) - Certainement... Maintenant Yolande, vous allez poser le combiné.

YOLANDE - Au crochet ?

MONIQUE (*sans prêter attention à la question de Yolande*) – Oui. Et vous allez me chercher madame Pierre. Vous lui dites que je suis au bout du fil.

YOLANDE (*surprise par l'expression*) - Où ça ?

MONIQUE - Au bout du fil ! Ne vous en faites pas, elle comprendra... Aller filez !

YOLANDE (*éloigne le combiné de son oreille. À elle-même*) – Au bout du fil, ça ne veut rien dire. Au bout du fil y'a le téléphone, et puis c'est tout ! (*Elle raccroche pensant accrocher le combiné où Monique le lui a demandé. Puis s'imaginant face à madame Pierre.*) Bon alors, madame Pierre, il y a madame Hubert au bout du fil... Elle va me prendre pour une folle ! Le plus simple c'est que je lui dise que madame Hubert est au téléphone. (*Elle quitte la scène.*)

PIERRE (*revient chercher quelque chose, le téléphone sonne, il sursaute*) – Je ne m'y ferai jamais ! Tu vas t'arrêter oui ! Je ne veux pas décrocher et je ne décrocherai pas !

ODETTE (*arrivant précipitamment*) - À qui parles-tu ?

PIERRE - Au téléphone !

ODETTE (*joignant le geste à la parole*) - En décrochant, ça marcherait mieux.

PIERRE – C'est mon cœur qui va décrocher !

ODETTE (*au téléphone*) - Oui ?... Merci mademoiselle. (*Pierre est surpris devant le débit très rapide de sa femme.*) Ah, Monique ! Comment vas-tu ? Ta recette a très bien marché, tout le monde était absolument ravi ! Je te remercie encore ! Pierre m'a fait des éloges...

MONIQUE - Il est à tes côtés !

ODETTE - Exactement.



MONIQUE - Je me dépêche. Je voulais savoir si vous vous étiez abonnés au « théâtrophone » ?

ODETTE - Pas encore.

MONIQUE - Tu as trouvé la réclame ?

ODETTE (*prenant la réclame sur le guéridon*) - Oui, oui je l'ai sous les yeux.

MONIQUE - Tu ne seras pas déçue. L'acoustique est parfois chancelante, mais vraiment on s'y croirait. Tu as l'impression d'avoir le théâtre à domicile ! Pierre sera sûrement d'accord.

ODETTE (*Pierre est intrigué entre la forme du papier et le trou dans son journal. Pendant qu'Odette parle, il s'approche d'elle le journal à la main, et l'applique contre le papier qui comble juste le trou.*)  
C'est à voir ! Il marche parfois à reculons, devant certaines avancées. (*Perturbée par le déplacement de Pierre.*)

MONIQUE (*se rendant compte qu'Odette est perturbée*) - Quelque chose ne va pas ?

ODETTE - Non, non... Je viens de me souvenir que j'avais un gâteau au four.

PIERRE - Oh là !

ODETTE - On se rappelle ! (*Elle raccroche. À Pierre.*) Qu'est-ce qui t'arrive ?

PIERRE - C'est donc toi, qui as mutilé mon journal !

ODETTE - Avec Monique, il faut abrégé ! Si tu la laisses parler c'est fichu !

PIERRE (*montrant son journal*) - Pourquoi ?

ODETTE - Parce qu'elle ne sait pas s'arrêter et tu restes pendu des heures au combiné.

PIERRE - Pourquoi as-tu découpé mon « Tout Paris » ?

ODETTE - Parce que je voulais garder cet article, avant que tu ne le jettes !

PIERRE - La prochaine fois, demande moi de le garder. On ne découpe pas dans mon journal ! Alors comme ça, Monique est bavarde au téléphone ?

ODETTE - Oh là !

PIERRE - Ça doit terriblement te gêner...

ODETTE - Tu ne crois pas si bien dire ! Elle est parfois si bavarde, qu'il m'est arrivé d'avoir des crampes dans le coude.

PIERRE - Des crampes dans le coude ?

ODETTE - Parfaitement ! À trop rester dans cette position. (*Elle mime de tenir le combiné.*) Je finissais même par avoir des bourdonnements dans les oreilles !

PIERRE - Des bourdonnements !

ODETTE - Tu ne me crois pas ?

PIERRE - Il ne manquerait plus que ça ! Des crampes dans le coude, qui donnent des bourdonnements aux oreilles ! Tous les médecins te le diront, ce sont les symptômes de la « téléphonite aigue ! »

ODETTE – Tu te moques de moi ?

PIERRE – Un petit peu. Mais tu ne m'enlèveras pas de l'idée que cet engin de malheur va créer des complications, dans la relation avec autrui. Comme on parle sans se voir, certains propos seront mal interprétés, cela créera des malentendus ! Comme à la maison.

ODETTE – Il y a des malentendus ?

PIERRE - Ah oui ! Depuis qu'il est là, vous téléphonez pour un oui, pour un non, et le plus souvent pour rien ! À se demander comment vous faisiez avant ! Et à côté de ça, la maison ressemble de plus en plus à un capharnaüm !

ODETTE - Un capharnaüm ?

CLARISSE (*arrivant d'un pas alerte*) - Ah maman ! Il y a tante Monique au téléphone qui...

ODETTE (*visiblement préoccupée par la remarque de Pierre*) – Tu trouves que la maison ressemble à un capharnaüm ?

CLARISSE (*surprise, elle regarde autour d'elle, la pièce est très bien rangée*) - J'ai vu pire.

ODETTE - Ah, tu vois !

PIERRE (*vexé, apercevant une feuille de papier en boule à côté de la corbeille*) - Et ça !... (*Il se dirige vers la feuille, la prend, la montre et la met dans la corbeille*) Avant, elle n'aurait jamais traîné là !

ODETTE - Quelle mauvaise foi !

PIERRE (*désignant le téléphone*) - Depuis qu'il est là, il n'y en que pour lui ! (*Il part dans son bureau.*)

ODETTE - Il ne manque pas de toupet !... (*Elle décroche le téléphone, tourne la manivelle.*) Bonjour mademoiselle, je voudrais OPERA 188, s'il vous plaît... Merci. (*À Clarisse.*) Je me trompe, ou il nous fait une petite crise de jalousie ?

MONIQUE - Oui ?

ODETTE – Monique ? C'est Odette.

MONIQUE - Pierre est parti ?

ODETTE – Oui.

CLARISSE (*à sa mère*) – Elle a appelé tout à l'heure.

ODETTE – Je sais.

CLARISSE – Ah... Fais vite s'il te plaît, j'attends un appel. (*Elle retourne dans sa chambre.*)

YOLANDE (*fort*) - Ah, ben vous voilà Madame !

ODETTE - Je suis au téléphone Yolande...

YOLANDE - Pardon ! (*Parlant bas.*) Y'a madame Hubert qui m'a dit de vous dire...

ODETTE (*à Monique*) - Qu'as-tu demandée à Yolande ?

MONIQUE - D'aller te chercher parce que j'étais au bout du fil.

ODETTE (*à Yolande*) - Merci Yolande, c'est madame Hubert. (*Devant l'air dubitatif de Yolande.*) Au bout du fil...

YOLANDE (*fixant le fil du téléphone puis à elle-même*) - Il me fait tourner en bourrique c't'engin ! (*Elle quitte la scène.*)

ODETTE - Je ne vais pas pouvoir rester longtemps, Clarisse attend un appel... (*Regardant autour d'elle, puis parlant à voix basse.*) Je me demande si ce n'est pas un appel galant. Depuis quelque temps, dès que le téléphone sonne, elle se précipite pour décrocher la première, réajuste sa tenue, et quand on traverse le salon, visiblement, elle change de ton et de conversation.

MONIQUE – Ah... Tu sais qui cela pourrait être ?

ODETTE – Je n'en ai aucune idée.

MONIQUE - Ce doit être sérieux.

ODETTE - Je ne sais pas.

MONIQUE – Qu'en pense Pierre ?

ODETTE – Il ne se doute de rien. Je n'ose imaginer la scène, le jour où Clarisse lui présentera un prétendant ! Le pauvre garçon aura droit à un examen de passage en règle ! Si après ça, il n'entre pas dans les ordres, c'est qu'il aimera vraiment notre fille.

MONIQUE - Elle saura le défendre.

ODETTE - Clarisse ! Elle passe tout à son père. Je me demande même, jusqu'à quel point, elle ne se prêtera pas au jeu. Ces deux là ensembles, c'est quelque chose !

MONIQUE – Il est peut-être déjà au courant ?

ODETTE - Impossible ! Côté cœur, j'ai toujours la primeur. Depuis l'âge de sept ans, elle me parle de ses amours.

MONIQUE - Sept ans !

ODETTE - Parfaitement ! D'ailleurs, tout a commencé lors du goûter organisé pour ses sept ans. Un petit garçon lui avait pris la main pour l'embrasser, c'était le petit Druon. Oh ! Comme c'était mignon. Je les revois encore. La tête de Pierre également ! Il a traumatisé le gamin.

MONIQUE - Tôt ou tard, il faudra bien qu'il accepte un autre homme sous son toit.

ODETTE - Je ne suis pas certaine qu'il soit prêt. À propos, je l'ai aperçu dimanche dernier !

MONIQUE - Qui ?

ODETTE - Le traumatisé.

MONIQUE - Ça alors ! Et qu'est-il devenu ?

ODETTE - Prêtre ! Ce n'est pas une blague. La soutane lui va très bien.

MONIQUE - Si à défaut d'être confit dans le Seigneur, Pierre fait naître des vocations...

ODETTE - Je vais te laisser, Clarisse attend son appel. Dès que j'en sais plus, je te téléphone. Au revoir.

MONIQUE – J'attends ton appel avec impatience.

ODETTE - *(Elle raccroche.)* Clarisse ! Le téléphone est libre !

CLARISSE *(de sa chambre)* - J'arrive ! *(Le téléphone sonne. Elle surgit de sa chambre, dévale l'escalier.)* Laisse, laisse ! C'est pour moi !... *(Décrochant en toute hâte.)* Oui ?... Merci mademoiselle... *(À sa mère, en réajustant sa tenue.)* C'est pour moi.

ODETTE *(moqueuse, en partant)* - Sans blague !

CLARISSE *(une fois que sa mère a bien refermé la porte derrière elle)* - Bonjour mon amour...

## NOIR

*La scène reprend, Clarisse est en pleine conversation.*

CLARISSE – Après tout pourquoi pas. Ils vont être surpris. *(Son père sort de son bureau. Il ne s'aperçoit pas que Clarisse est au téléphone.)*

PIERRE - J'ai cru que ta mère était encore greffée au téléphone ! Elle est comme toi, elle déteste être dérangée quand elle « pipelette ». J'attendais avec impatience... *(S'apercevant que sa fille tient le combiné.)* Ah ! *(Il fait demi tour.)* Je repasserai ! *(Il entre dans son bureau, exprimant une légère gêne.)*

CLARISSE *(elle attend que la porte se referme bien. Dans son dos sa mère entrouvre la sienne)* - Où en étions-nous ? *(À ce moment, la porte de son père s'entrouvre.)* Ah, oui ! Et puis cela peut t'aider. *(Elle lève les jambes, comme gênée par quelque chose.)* Il faudra que je dise à papa de vérifier les huis. Il y a un courant d'air dans cette pièce... *(À ce moment, les deux portes se referment.)* Bien mon cœur... À toute à l'heure. Je raccroche ? Tu raccroches ?... À trois. Un, deux... Mais oui, moi aussi, trois ! *(Elle attend.)* Tu n'as pas raccroché ! On recommence... *(Plus le décompte avance plus elle se rapproche du mur.)* Un, deux... Trois ! *(Elle raccroche, fixant le combiné, puis l'embrassant tendrement. Entre son père qui ne tient plus. Il voit la scène, et le plus naturellement du monde.)*

PIERRE - Tu étais avec lui.

CLARISSE - Comment as-tu deviné ?

PIERRE - L'intuition masculine !

CLARISSE - Depuis quand elle existe, celle-là ?

PIERRE - Depuis que cela m'arrange. Il en est où de sa démission ?

CLARISSE - Il la présente ce soir, après vous l'avoir présenté.

PIERRE - À nous, c'est secondaire. L'essentiel c'est qu'il la présente à qui de droit.

CLARISSE - Non, je voulais te dire, que je vais vous le présenter toute à l'heure. *(Devant l'air surpris de son père.)* Ça c'est décidé à l'instant. Il est persuadé que ça lui donnera plus d'assurance pour affronter sa hiérarchie. Mets-toi à sa place.

PIERRE - Je me mets surtout à celle de ta mère. Elle et ses grands principes. Tu la connais. Elle est quelque peu engoncée dans un conformisme tenace ! Si je puis me permettre, conditionne-la. Prends ton temps. Ne te précipite pas. Présente les choses progressivement.

CLARISSE - Je ne vais pas lui présenter le diable !

PIERRE - Certes... Mais je me méfie de son côté, « grenouille de bénitier », ça lui fait souvent voir le mal, là où se cache le bien. Ta façon de t'isoler pour téléphoner, lui laisse à penser que tu caches quelque chose.

CLARISSE - Elle n'a pas complètement tort. *(La porte derrière laquelle se trouve Odette, s'entrouvre.)*

PIERRE - Mais pas complètement raison. Il est normal de s'isoler pour parler de choses personnelles.

CLARISSE - Il faudrait un téléphone dans chaque pièce !

PIERRE - Et puis quoi encore ! *(Désignant le téléphone.)* Un Ericsson, ça va ! Il perturbe suffisamment la vie de la maison comme ça ! *(Il ferme la porte derrière laquelle se trouve Odette.)*

ODETTE - Aïe !

PIERRE *(se retournant vers sa fille)* - Tu dis ?

CLARISSE - Rien.

PIERRE - Je croyais... Je reviens. *(Il part dans le jardin d'un pas alerte.)*

CLARISSE - Ericsson ? *(Elle s'approche du téléphone.)* Ah oui ! Ça vient d'où ça, Ericsson ?

ODETTE *(arrivant avec un large sourire)* - Eric comment ?

CLARISSE *(surprise par le ton et la question)* - Ericsson...

ODETTE - Eric Son ? *(Faisant un signe de la tête en direction de Clarisse, qui pense que sa mère désigne ainsi le téléphone.)* C'est lui ?

CLARISSE - Oui.

ODETTE - Ça, alors ! Il vient d'où ?

CLARISSE - Avec cette consonance, certainement du nord.

ODETTE - Tu ne lui as pas demandé ?

CLARISSE (*étonnée et amusée*) - Non. Même si l'on parle beaucoup ensemble...

ODETTE - Après tout, ce n'est pas le plus important. Je ne te reprocherai jamais de trop lui parler.

CLARISSE - C'est gentil.

ODETTE - C'est la moindre des choses.

CLARISSE - Parfois, j'ai bien conscience de m'éterniser un peu.

ODETTE - Penses-tu !

CLARISSE – Je ne voudrais pas que tu crois que je cache quelque chose, (*S'approchant du téléphone.*) mais depuis qu'il est là...

ODETTE - Il est là ?

CLARISSE - Oui... Depuis quelque temps, on vit un petit peu beaucoup ensemble.

ODETTE - Et tu me dis ça, comme ça !

CLARISSE - Il est chez nous depuis...

ODETTE - Chez nous ? Comment ça chez nous ? Ne me dis pas que... Il faut que je m'assoie !

CLARISSE - Pourquoi te mets-tu dans cet état ? Il n'y a rien d'extraordinaire !

ODETTE - Rien d'extraordinaire ! Mais Clarisse, te rends-tu compte de ce que tu viens de m'apprendre ?

CLARISSE - J'ai du mal à te suivre maman !

ODETTE - Et ton père ! Comment vas-tu lui annoncer ? Moi, je te préviens, je n'en aurai pas la force ! Tu le connais ! Il est quelque peu engoncé dans un conformisme tenace ! Si je puis me permettre, conditionne-le. Prends ton temps. Ne te précipite pas. Présente les choses progressivement. Entre nous, entre lui et toi, c'est...

PIERRE (*revenant*) - Accroché ! Elle passe des heures avec lui !

ODETTE - Ça se passe sous ton toit, et tu ne dis rien !!!

PIERRE – Que veux-tu que je te dise ? Avec les jeunes d'aujourd'hui...

ODETTE – Mais comment se fait-il que tu soies au courant ?

PIERRE - Je les ai souvent pris en flagrant délit !

ODETTE (*effarée*) - Clarisse ! Comment as-tu pu ? Avec l'éducation que l'on t'a donnée ! Je ne comprends pas !

PIERRE - Moi non plus !

CLARISSE - Moi non plus.

ODETTE (*à son mari*) - Tu aurais pu lui faire la morale !

PIERRE - Elle a passé l'âge de la fessée !

ODETTE - Je te parle de morale, tu me parles de fessée !

PIERRE - C'est vrai qu'il lui en aurait fallu plusieurs.

ODETTE - Pardon ?

PIERRE - Je plaisante.

ODETTE - Pierre ! Comment peux-tu plaisanter dans des moments pareils ?

CLARISSE - Ne te fâche pas pour si peu maman.

ODETTE - Pour si peu !

CLARISSE - Il s'agit d'un malentendu.

ODETTE - Pour un malentendu, il y a un malentendu ! Et j'entends bien le dissiper immédiatement !

PIERRE - Odette, ta fille a raison...

ODETTE - Ma fille a raison ! Tu lui donnes raison ! Tu lui donnes, toujours raison ! Mais tu as perdu la tête, Pierre ! Clarisse vient de nous apprendre, ou plus exactement de m'apprendre, qu'elle vivait avec un homme sous notre toit, hors du mariage, ostensiblement hors de ma vue, et tu appelles ça, un malentendu ! Si tu avais été un peu moins laxiste avec elle !

PIERRE - Ça va être de ma faute maintenant !

ODETTE - Evidemment ! Quand je pense, que tu as toujours refusé de lire George Sand, parce que tu jugeais sa vie privée dépravée !

PIERRE (*énervé*) - Mais ça n'a rien à voir !

ODETTE - Bien sûr que si !

PIERRE - Bien sûr que non ! Une femme qui a vécu avec Chopin sans jamais avoir été capable de jouer du piano, moi je dis que c'est un scandale !

ODETTE - Ne tente pas de te dérober par une pirouette !

CLARISSE - Elle a vécu avec Musset, et ça ne l'a pas empêché d'écrire !

ODETTE (*approuvant sa fille*) - Ah !

PIERRE - Musset, Chopin ! Sacrée George ! Quel tableau de chasse !

ODETTE - Et ce n'est que la partie de visible de l'iceberg...

PIERRE - Un iceberg ! Elle avait un tempérament à le faire fondre ! Et je passe sur son comportement : elle fumait la pipe, portait des pantalons...

ODETTE - Quelle horreur !

CLARISSE - Elle était en avance sur son temps.

ODETTE - Tu ne penses pas à ce que tu dis ! Une femme en pantalon. C'est d'une vulgarité !

CLARISSE - C'était une femme libérée. Et être une femme libérée tu sais, c'est pas si facile !

ODETTE - Enfin Clarisse, ce ne sont pas des choses à dire !

PIERRE - Femme libérée ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Parce que vous pensez être emprisonnées ?

CLARISSE - Pas exactement. Seulement notre liberté n'est pas la même que celle des hommes. Nous n'avons pas les mêmes droits.

PIERRE - Les mêmes droits ! Quels mêmes droits ?

CLARISSE - Le droit de vote par exemple.

PIERRE - Pourquoi voulez-vous voter ?

CLARISSE - Pour sortir d'un mutisme imposé ! Parce que nous avons un avis sur un certain nombre de sujet, et qu'il doit compter.

PIERRE - Un avis ! Vous ne connaissez rien à la politique !

CLARISSE - Comme on n'y connaissait rien en droit.

PIERRE - Je ne vois pas le rapport.

CLARISSE - Il est simple. Grand-père était avocat. Tu es avocat, et je fais des études pour de devenir avocate. Je n'aurais pu envisager cette profession à l'époque de grand-père. Au siècle dernier mettre « avocat » au féminin était une faute d'orthographe !

PIERRE - Tu ne vas pas reprocher au vocabulaire de se féminiser !

CLARISSE - Non, mais tu vois bien que nous sommes loin d'être sur le même pied d'égalité.

PIERRE - Mais qu'est-ce que vous avez à tout revendiquer ? Vous pensez que l'on vous ignore ? Voulez-vous que l'on demande au Président du Conseil de mettre au calendrier « une journée de la



femme » ? Une journée où la femme serait à l'honneur, puisque les trois cent soixante quatre autres jours de l'année on la néglige !

CLARISSE - Tu exagères ! Une journée de la femme, n'importe quoi !

ODETTE - Tu as parfois des idées saugrenues.

PIERRE - Quelque chose me dit, que ce n'est pas si saugrenu que ça !

ODETTE - Et peut-on savoir, quel est ce quelque chose ?

PIERRE - L'intuition masculine !

ODETTE - Depuis quand elle existe, celle-là ?

CLARISSE - Depuis que ça l'arrange !

PIERRE – Ah ! Pris en flagrant délit !

ODETTE – En flagrant délit de quoi ?

PIERRE – De conservation de privilèges ! Depuis quand l'intuition ne serait que féminine ? Ah ! Vous réclamez l'égalité avec les hommes, mais à côté de cela, vous vous octroyez des prés carrés que vous défendez becs et ongles ! Hors de question d'y toucher ! Tout ce qui gravite autour des affaires ménagères, par exemple, c'est chasse gardée !

ODETTE - Heureusement ! Un homme, maîtresse de maison ! Ce serait Waterloo tous les jours !

CLARISSE - Je ne suis pas de ton avis maman ! Si papa ressent au plus profond de lui, un désir irrésistible de s'atteler aux tâches ménagères, il est de ton devoir de femme, d'épouse...

ODETTE - De lui faire comprendre qu'un homme ne sera jamais une bonne femme d'intérieur ! Et à ce sujet, je ne comprends pas pourquoi une jeune femme de notre milieu, et qui plus est, ma fille, éprouve le besoin de travailler, alors qu'elle devrait apprendre à tenir une maison, pour envisager de fonder un foyer !

CLARISSE (*à elle-même*) - La route est encore longue...

ODETTE – Et à ce sujet, je n'ai toujours pas d'explication, censée, sur la présence nocturne de ce monsieur Eric Son sous notre toit, dans le lit de notre fille ! (*Devant le regard fuyant de Pierre.*) Visiblement, cela ne te pose pas de problème !

PIERRE - Bien sûre que si...

ODETTE - Tu t'es résigné ou tu es complice ! (*Le téléphone sonne. Clarisse se précipite pour décrocher.*)

PIERRE - Quand on parle du loup...

CLARISSE - Oui ?... (*Les parents s'interrompent, regardent Clarisse, qui leur sourit et reprend sa conversation.*) Ah non mademoiselle, ce n'est pas le cent vingt cinq à Montmartre... Je vous en

prie... *(Elle raccroche.)* C'était une erreur... La troisième aujourd'hui ! Ces demoiselles du téléphone ne sont pas très douées !

ODETTE – Avant que l'on soit interrompu, j'aimerais bien éclaircir, une bonne fois pour toute, le marivaudage qui se trame ici !

CLARISSE - Tu ne te fâcheras pas, maman ?

ODETTE - Ma petite fille...

PIERRE – Odette, il va falloir te montrer indulgente. Il y a eu un quiproquo.

ODETTE - Ma fille couche avec monsieur Eric Son, sous notre toit, et tu appelles ça un quiproquo !

PIERRE - La situation n'est pas celle que tu crois !

CLARISSE - Papa, il faut avouer la vérité à maman.

ODETTE - Si ce n'est pas trop vous demander.

PIERRE – Tu as raison. Clarisse est enceinte.

ODETTE – QUOI !!!

CLARISSE – Comment l'as-tu su ?

PIERRE – L'intuition masculine... *(Réalisant.)* Tu ne vas pas me dire que...

ODETTE – Mettez-vous d'accord !

CLARISSE – Rassures-toi maman, je ne suis pas enceinte. Papa a voulu te le faire croire, et moi le lui faire croire. Un jeu puéril je te l'accorde. De même, l'homme avec lequel tu penses...

ODETTE – Eric Son ?

CLARISSE – C'est cela. En fait, Eric Son, et Ericsson ne font qu'un.

PIERRE - C'est le téléphone.

CLARISSE - La marque du téléphone. Et tu as cru... Alors évidemment, papa t'a fait marcher.

ODETTE - Et cela, t'a terriblement gêné de lui emboîter le pas ! C'est la dernière fois que tu es enceinte sans me prévenir ! *(Allant vérifier la marque du téléphone.)* Il faut être de bonne composition pour vivre avec vous ! *(On sonne.)* Qui peut bien venir à cette heure ? *(Elle va à la porte demander à Yolande d'ouvrir. Pendant qu'elle a le dos tourné, Pierre fait un signe à Clarisse pour savoir si c'est Albert. Clarisse lui fait comprendre qu'elle en doute.)* Yolande, allez ouvrir je vous prie ! Tu attends quelqu'un Pierre ?

PIERRE - Pas que je sache.

ODETTE - Et toi Clarisse ?

CLARISSE - Là, maintenant ?

ODETTE - Non, hier !

YOLANDE (*suivie par un prêtre en soutane*) - C'est un prêtre qui...

CLARISSE (*apercevant juste le prêtre se précipite dans ses bras*) - Albert !... (*Ils s'embrassent sous le regard médusé d'Odette et de Yolande qui se signe.*)

ODETTE (*après un silence*) - J'imagine que c'est aussi un « quiproquo » ?

CLARISSE - En fait, oui et non. Oui, parce qu'Albert dans cette tenue, ça prête à confusion. Non, parce que dès ce soir, il fait tomber la soutane.

YOLANDE (*se signant*) - Seigneur Jésus, Marie, Joseph ! Mademoiselle Clarisse, vous défroquez un prêtre !

PIERRE - Yolande, laissez la Sainte-Famille où elle est ! Allez donc voir dans la cuisine si j'y suis !

YOLANDE (*entre haut et bas*) - Y'a pas de risque !

PIERRE - Yolande !

YOLANDE - Monsieur ?

PIERRE - Vous n'avez rien vu ! Rien entendu !

YOLANDE (*entre haut et bas*) - Comme d'habitude Monsieur. (*Elle s'en va.*)

ODETTE - J'imagine ma petite fille, que tu as une explication à nous donner ?

ALBERT - Madame, si vous me le permettez...

ODETTE - Je ne vous le permets pas ! Clarisse, je t'écoute.

PIERRE - Peut-être pourrais-tu laisser ce jeune homme...

ODETTE - Je m'étonne de ta réaction Pierre ! Notre fille vient tout de même d'embrasser un curé ! Et pas du bout des lèvres !

PIERRE - Sans doute a-t-elle beaucoup à se faire pardonner ?

ODETTE (*outrée*) - Pierre !!! Une bonne fois pour toute Clarisse, puisque ton père s'en moque, peux-tu me dire, pourquoi tu as embrassé ce curé !

CLARISSE - Parce que je l'aime ! Que c'est l'homme de ma vie et que je veux l'épouser !

ALBERT - Si vous acceptez de me donner sa main.

ODETTE (*à Albert*) - Et vous comptez « autocélébrer » votre messe de mariage ?

ALBERT - Je ne le pourrai pas.

ODETTE - Miracle ! Un éclair de lucidité traverse cette maison !

CLARISSE - Maman, Albert est séminariste.

PIERRE (*face au silence d'Odette*) - Il est séminariste.

ALBERT - Je suis séminariste.

ODETTE - Merci, j'ai entendu. (*Silence. Tout le monde est suspendu aux lèvres d'Odette.*) Vous êtes séminariste ?

ALBERT – Plus pour longtemps madame. Je vais voir mon supérieur pour lui informer de ma décision de quitter définitivement le séminaire.

ODETTE - Je ne serais pas contre une petite absinthe !

PIERRE - Tout de suite ! (*Il va la chercher dans un endroit bien caché.*)

CLARISSE - Mais enfin papa, c'est interdit !

PIERRE - Sauf en cas de force majeure !

CLARISSE - Mes parents consomment de l'absinthe ! J'ai des hallucinations là !

PIERRE - Si tu es déjà rendu à ce stade-là, je ne t'en propose pas. Albert ? Avant d'aller affronter le père supérieur ?

ALBERT - Je ne dis pas...

CLARISSE - Non ! Albert, ne me dis pas que tu en as déjà bu ?

PIERRE - Règle numéro un Albert, puisqu'elle ne vous demande pas de le lui dire, ne le lui dites pas !

CLARISSE - Papa !

PIERRE (*à l'oreille de sa fille*) - Je t'apprendrai à poser des questions autrement...

ODETTE - Règle numéro deux mon père (*Avalant son verre cul sec.*), Albert, méfiez-vous des messes basses entre ces deux là ! Venez là jeune futur ex-séminariste, que je vous observe de plus près... (*Albert s'approche timidement.*) Mais, c'est vous que j'ai vu dimanche ! Vous êtes le petit Druon. C'est vous qui avez déjà tenté d'enlever ma fille à sept ans ! Vous êtes tenace ! Et on peut savoir comment vous vous êtes retrouvés ?

ALBERT - À la sortie d'une messe.

ODETTE (*à elle-même*)- Fertile terrain de chasse... Alors comme ça, vous n'avez plus la vocation ?

ALBERT - Ma seule vocation madame, c'est d'aimer Clarisse.

ODETTE - Comment veux-tu répondre à ça, Pierre ?

PIERRE - Par une bénédiction ! (*Odette « bénit » Albert.*)

## NOIR

*Dans le noir, on entend Odette rire et faire des commentaires.*

ODETTE - J'en étais sûre ! Le chenapan ! C'est remarquable... (*Lumière progressive. Odette est au téléphone en tenue de soirée.*) Ah ! Ah ! Ah ! C'est irrésistible ! (*Pierre sort de son bureau. Il est très étonné de voir sa femme ainsi vêtue. Il traverse la scène, perplexe. Il sort dans le jardin. Odette n'a pas prêté attention à Pierre.*) Ce Guitry est génial ! Je l'avais vu venir ce Désiré ! L'acte III, est une merveille. Ah, il commence... (*Silence, puis Odette, comme jouant la comédie.*) « Non, Désiré... Je ne veux pas, je ne veux pas... Désiré, laissez-moi... Je vous en supplie... (*Arrive Pierre, estomaqué.*) Oh ! Désiré... Désiré... Désiré... » (*Elle voit Pierre, ne comprend pas son attitude, puis le plus naturellement du monde.*) C'est Désiré.

PIERRE - J'ai cru comprendre.

ODETTE - Elle est irrésistible.

PIERRE - Elle ?

ODETTE - C'est une perle ! J'ai hâte de la voir.

PIERRE - Qui, que, quoi ?

ODETTE - Désiré !

PIERRE – Désirée ? Qui est-ce ?

ODETTE - Le majordome !

PIERRE - Le majordome ?

ODETTE (*comme une évidence*) - Dans la pièce.

PIERRE (*regardant autour de lui*) - Tu as des visions.

ODETTE - Mais non ! Dans la pièce, celle au téléphone.

PIERRE - Quelle pièce du téléphone ? Ce n'est pas un téléphone à pièces !

ODETTE - Maintenant, si.

PIERRE - Depuis quand l'as-tu changé ?

ODETTE - Je n'ai rien changé du tout. Je me suis abonnée.

PIERRE - Abonnée à quoi ?

ODETTE - Mais je t'en ai parlé !

PIERRE - Je ne m'en souviens pas.

ODETTE - Si tu prêtais un peu plus d'attention, à ce que je te dis !

PIERRE - Encore faudrait-il que je comprenne ce que tu veux me dire !

ODETTE (*raccrochant*) - Tant pis, je n'aurai pas l'acte III !

PIERRE - Ça continue...

ODETTE - Pierre, je t'ai bien dit il y a quelques jours, que je m'étais abonnée au « théâtrophone ».

PIERRE - Non.

ODETTE (*allant chercher la documentation dans le secrétaire*) - Ce n'est pas possible ! Je me vois encore te lire la réclame ! Où l'ai-je rangée ? (*sortant la publicité d'un tiroir*) - La voici ! « À Paris et dans sa banlieue, LE THEATROPHONE assure par le fil du téléphone, l'audition des principaux Théâtres et des principaux concerts parisiens. » Pour s'abonner, il faut téléphoner à « Gutenberg 33-73 ». Je t'avais même précisé que Marcel Proust en était un fervent utilisateur.

PIERRE - Ça me fait une belle jambe !

ODETTE - Toi qui as tout lu de lui.

PIERRE - Je n'ai rien lu de Proust. J'ai juste commencé « *A la recherche du temps perdu*. », et comme au bout de deux pages, j'ai compris que je l'avais trouvé, j'ai laissé tomber. C'est Monique qui a tout lu !

ODETTE - Monique ! C'est à elle que j'ai raconté cette anecdote !

PIERRE - Pas à moi.

ODETTE - C'est ta sœur, c'est pareil ! C'est elle, qui m'a conseillée de m'abonner. Franchement, c'est épatant ! Tu as l'impression d'avoir les comédiens qui jouent à domicile. Là, j'étais reliée au Théâtre Edouard VII !

PIERRE - Le téléphone au théâtre ! Mais où va-t-on ?

ODETTE - Non, c'est le théâtre au téléphone !

PIERRE - C'est pareil ! Et pourquoi pas dans ma voiture ?

ODETTE - Pourquoi pas !

PIERRE - Ah oui ! Je les attends au tournant, tous ces petits inventeurs ! Ces obsédés du progrès ! Parce qu'ils vont être en face d'un petit problème technique majeur !

ODETTE - Lequel ?

PIERRE - Tu fais comment avec le fil ? Tu mets dans chaque voiture un préposé au « débobinage » et au rembobinage ? Et la discrétion ? Parce qu'avec ce système, tout le monde pourra suivre le fil de la conversation ! Et quand toutes les voitures seront équipées d'un téléphone, parce que tu sais comment sont les gens, si mon voisin en a un, il n'y a pas de raison que je n'en aie pas, tous les fils s'emmêleront les uns aux autres, formant une gigantesque pelote, qui bouchera la circulation !

ODETTE - Tu as trop bu d'absinthe.

PIERRE - J'accompagne le progrès ! Ne me reproche pas, pour une fois, de me projeter dans le futur ! Et il n'est pas des plus réjouissants. Tu verras, les gens deviendront tellement dépendants de cette boîte à sonnettes, qu'ils ne pourront plus s'en passer ! Où qu'ils aillent, quoi qu'ils fassent, il la leur faudra ! Les gens téléphoneront de n'importe où, pour se dire n'importe quoi, n'importe quand ! À vouloir se téléphoner sans cesse, on ne trouvera plus rien à se dire, pour finir par ne plus s'entendre parler ! Tu verras, le téléphone sera le précurseur du dialogue de sourd !

ODETTE – Le progrès te monte à la tête.

PIERRE – Tu ne crois pas si bien dire ! Cette accoutumance entraînera des problèmes de surdité ! Parfaitement ! À passer des heures, l'écouteur collé à l'oreille, on finira par contracter une inflammation des tympans ! Ce qui provoquera une recrudescence d'oreillons ! Un drame démographique, nous guette au bout du fil ! Messieurs, ne décrochez pas, l'avenir de la France en dépend ! Ah, il est beau le futur !

ODETTE – Tu es extrêmement séduisant quand tu pars dans tes douces folies...

PIERRE – Pas autant que toi, aussi élégamment vêtue. Puis-je savoir où tu pars ?

ODETTE (*sortant en ayant un geste affectueux envers Pierre*) – Nulle part. Je n'allais pas écouter « Désiré » en nuisette...

PIERRE - Non, mais en revanche... Cette femme est un courant d'air ! (*Le téléphone sonne.*) Ah non ! (*Yolande entre.*) Vous tombez bien Yolande, décrochez, je vous prie. (*Surprise de l'ordre, Yolande réajuste sa tenue et sa coiffure longuement.*) Mais qu'est-ce que vous faite ?

YOLANDE - Je ne peux pas décrocher comme ça !

PIERRE - Mais qu'avez toute à vous « rafistoler » avant de décrocher ? Personne ne vous voit !

YOLANDE - On ne sait pas qui se cache derrière cet engin.

PIERRE - Décrochez parce qu'il va raccrocher !

YOLANDE - Je décroche, ou je raccroche ?

PIERRE - Je m'en occupe. (*Le téléphone cesse de sonner.*) Il rappellera !

YOLANDE - J'm'excuse monsieur !

PIERRE - Ce n'est pas grave Yolande. Il faut vous habituer. (*Yolande sort. Le téléphone sonne.*) Et allons donc ! (*Parlant au téléphone.*) Qu'est-ce qu'il ferait sans nous celui-là ! Quelqu'un peut décrocher ?... (*Sans réponse. Il regarde autour de lui, comme pour s'assurer qu'il n'y a personne, puis*

*décroche.*) Oui ?... Ah non, ce n'est pas le quatre vingt huit à Montmartre... Si, si bien sûr ! J'allais oublier notre code. Vous avez de la chance de tomber sur moi. Comment allez-vous ?

L'OPERATRICE (*hésitante*) - Ça va...

*Pendant la conversation, Pierre fait les cents pas, tout en ajustant sa tenue. Il est souvent retenu par le fil du téléphone.*

PIERRE - Oh, vous, vous n'allez pas très bien...

L'OPERATRICE - Comment avez-vous deviné ?

PIERRE - Vous avez une petite voix. (*Odette arrive dans son dos.*)

L'OPERATRICE - Je... Je ne peux pas rester longtemps. Je voulais simplement vous prévenir que j'allais changer de secteur géographique.

PIERRE - Comme c'est dommage ! (*Il voit Odette, qui lui fait signe de vouloir lui parler.*) geable... Deux secondes je vous prie. (*Perturbé par la présence d'Odette, il se dirige à l'opposé d'elle, mais avance trop, si bien qu'il est retenu par le fil du téléphone, et s'écroule. Il se relève aussitôt, comme si de rien n'était.*)

L'OPERATRICE - Que se passe-t-il ?

PIERRE (*répondant à l'opératrice*) - J'ai fait une petite chute.

ODETTE - J'ai remarqué !

*Les deux répliques qui suivent sont dites en même temps*

L'OPERATRICE - Vous ne vous êtes pas fait mal ?

ODETTE - Tu ne t'es pas fait mal ?

PIERRE (*répondant à Odette, la main sur le combiné*) - Non pas trop. (*Répondant à l'opératrice, enlevant sa main du combiné.*) Non pas trop.

ODETTE (*les deux en même temps*) - Tant mieux !

L'OPERATRICE - Tant mieux !

PIERRE (*surpris du manque de compassion*) - Enfin, un peu tout de même...

ODETTE - Mon pauvre chéri !

L'OPERATRICE - Mon pauvre monsieur !

ODETTE - Qui est-ce ?

PIERRE - Une erreur.

ODETTE - Ah. (*Odette s'assoit dans le fauteuil.*)

PIERRE (*visiblement gêné par la présence d'Odette reprend sa conversation*) - Deux secondes...

L'OPERATRICE - Vous n'êtes plus seul ?



PIERRE - Hélas, non !

ODETTE - Tu parles à une erreur ?

L'OPERATRICE - Il vaut mieux que je vous laisse.

PIERRE (*répondant à Odette*) – Non.

ODETTE (*un peu perdue*) – Ce n'est donc pas une erreur.

L'OPERATRICE (*prenant le « non » de Pierre pour elle*) - Bien.

PIERRE (*répondant à l'opératrice*) - Ce serait mieux.

ODETTE/ L'OPERATRICE - Quoi donc ?

PIERRE – Quoi ? Quoi donc ?

ODETTE/L'OPERATRICE – Qu'est-ce qui serait mieux ?

PIERRE – C'est pourtant clair.

ODETTE/L'OPERATRICE – Pas tellement.

PIERRE – Comment ça pas tellement ?

L'OPERATRICE – Si vous n'êtes pas seul, il vaut que je raccroche.

ODETTE – Si c'est une erreur, il vaut mieux que tu raccroches.

PIERRE – C'est cela.

L'OPERATRICE – Vous allez me manquer.

PIERRE – À moi aussi. À bientôt j'espère ! (*Il raccroche.*) C'est incroyable ! Deux fois dans la même journée ! Elle me demande si c'est la première fois ? Je lui réponds « Hélas, non ! », pour qu'elle comprenne bien. Elle me répond, « Je ferai en sorte que cela ne se reproduise plus. »

ODETTE - C'est pour cela que tu lui as dit : « à bientôt j'espère ! »

PIERRE - Je lui ai dit : « à bientôt j'espère » ?

ODETTE – Oui.

PIERRE - Si je l'ai dit, je l'ai dit en pensant : « au revoir. » Elles sont bien gentilles ces demoiselles du téléphone, mais il faut leur faire comprendre qu'on ne paye pas un abonnement pour être dérangé par leurs erreurs ! (*Le téléphone sonne.*) Ah, non ! Puisque tu es là, décroche !

ODETTE - Je ne peux pas, je dois donner des instructions à Yolande.

PIERRE - Si c'est encore une erreur, ils vont m'entendre ! (*Il décroche.*) Oui ?

ODETTE - Pierre ?

PIERRE (*mettant la main sur le combiné*) - Qu'est-ce qu'il y a ?

ODETTE - Fais bien attention.

PIERRE - À quoi ?

ODETTE - Les oreillons ! (*Elle quitte la scène. Pierre raccroche précipitamment.*)

## RIDEAU

Fin de la première époque

## ACTE II-1945

### PERSONNAGES

Clémence	Fille de Clarisse et d'Albert, 18 ans.
Albert Druon	44 ans
Clarisse Druon	39 ans
Gaston	Le majordome
Fanfan	Comtesse Villeneuve de la Baconnière, amie de Clarisse
Robert	Fiancé de Clémence n'apparaît qu'au téléphone.
Paul	Peintre n'apparaît qu'au téléphone de dos face à un cheval.

*Le rideau s'ouvre en même temps que le téléphone sonne, donnant sur le même salon que dans le premier acte, mais avec une décoration des années quarante. Il n'y a plus de téléphone accroché au mur, mais un, posé sur un guéridon. À la place il y a une photo de Pierre. Assis dans un fauteuil un homme lit son journal, Il ne bronche pas, et personne n'arrive pour décrocher. Une voix à l'étage :*

CLEMENCE - Quelqu'un peut décrocher ?... (*Le téléphone sonne toujours.*) Surtout ne vous pressez pas !... (*Clémence apparaît sur le palier, en peignoir, les cheveux dans une serviette.*) Je ne peux pas répondre dans cette tenue !... (*Le téléphone cesse de sonner.*) Et voilà ! On ne saura jamais qui voulait nous parler !

ALBERT (*sans broncher*) – Il rappellera !

CLEMENCE - Tu étais là ?

ALBERT - Oui...

CLEMENCE – Pourquoi n'as-tu pas décroché ?

ALBERT – Je ne suis pas aux ordres de cette boîte à sonnerie ! (*Le téléphone sonne.*)

CLEMENCE – Décroche s'il te plaît !

ALBERT – Gaston ?

GASTON (*entrant*) - Monsieur ?

ALBERT – Téléphone je vous prie !

GASTON - Bien monsieur... *(Il décroche. Albert fait signe à sa fille d'observer Gaston.)* « Bonjour, vous êtes en communication avec le majordome de monsieur et madame Druon, en leur absence vous pouvez me laisser un message, que je me ferai un devoir et un plaisir de leur transmettre. Vous pouvez parler après le top... Top !» *(Visiblement rien ne vient.)* J'ai dit « top », c'est à vous maintenant... *(Il raccroche.)*

ALBERT - Alors ?

GASTON - La personne a raccroché monsieur.

ALBERT - Ce n'est tout de même pas compliqué de laisser un message ! Merci Gaston, vous pouvez disposer.

GASTON - Bien monsieur. *(Il quitte la scène.)*

ALBERT - Que penses-tu de mon idée ?

CLEMENCE - Elle est originale. Comment l'as-tu eue ?

ALBERT – Tout simplement. Nous sommes à quelques jours de ton mariage et ce satané téléphone ne cesse de sonner, nous faisant perdre un temps considérable. C'est pourquoi, j'ai pensé demander à Gaston de prendre les messages. Ce n'est pas encore tout à fait au point, mais ça viendra.

CLEMENCE - Peut-être devrais-tu demander à Gaston, de prendre un ton moins « mécanique », plus convivial. Un ton qui mette...

ALBERT - C'est une très bonne idée. Gaston !

GASTON *(arrivant presque instantanément)* - Monsieur ?

ALBERT – J'ai une très bonne idée de Clémence à vous soumettre.

GASTON - Ça ne m'étonne pas de mademoiselle. *(Devant la moue surprise d'Albert.)* C'est la digne fille de son père.

ALBERT - Je ne vous le fais pas dire ! L'idée est la suivante. Lorsque vous demandez à votre interlocuteur de vous laisser un message, tâchez de prendre un ton... Comment dis-tu Clémence ?

CLEMENCE - Moins mécanique.

ALBERT - C'est cela, moins mécanique.

GASTON - Moins mécanique ?

ALBERT - Oui, moins austère si vous préférez.

GASTON - Moins austère ?

ALBERT - Vous comprenez ce que je vous dis ?

GASTON - Vous trouvez mon ton austère et mécanique ?

ALBERT - Ce n'est pas exactement ce que je veux dire...

GASTON - Mais c'est exactement ce que vous avez dit.

ALBERT - Explique-lui Clémence, après tout c'est ton idée.

CLEMENCE - Ne prenez pas mal, ce que je vais vous dire...

GASTON - Venant de vous, certainement pas.

CLEMENCE - C'est gentil. Vous devriez sourire, Gaston. Un sourire au téléphone, ça se voit. Alors, quand vous demandez à quelqu'un de vous laisser un message, souriez. L'invention de papa surprend. Votre interlocuteur ne s'attend pas à laisser un message au majordome. Il faut donc le mettre à l'aise. Pour cela, souriez, et vous verrez, il ne raccrochera plus. *(Le téléphone sonne.)* Un exercice vous tend les bras. Nous ne sommes là pour personne. Sauf pour la couturière. Souriez...

ALBERT *(devant l'hésitation de Gaston à décrocher)* – Gaston, il y a le téléphone qui sonne !

GASTON *(décroche en affichant un sourire figé)* - « Bonjour, vous êtes en communication avec le majordome de monsieur et madame Druon, en leur absence vous pouvez me laisser un message, que je me ferai un devoir et un plaisir de leur transmettre. Vous pouvez parler après le top... Top ! » *(Silence.)*

ROBERT *(à l'autre bout du fil)* - Gaston ? C'est Robert, je voudrais parler à Clémence, s'il vous plaît.

GASTON *(très embarrassé. Il voudrait parler à Clémence, qui lui fait signe qu'elle n'est pas là. Résigné)* - « Bonjour, vous êtes en communication avec le majordome de monsieur et madame Druon, *(Ayant oublié de sourire, Clémence lui fait signe de sourire, ce qu'il fait dans l'instant.)* en leur absence vous pouvez me laisser un message que je me ferai un devoir et un plaisir de leur transmettre. Vous pouvez parler après le top... Top ! »

ROBERT – Gaston, vous n'allez pas me faire le coup à chaque fois !

GASTON - « Top ! »

ROBERT - Bon, très bien, vous l'aurez voulu ! C'est un message à l'intention de Clémence... Et vous n'avez pas intérêt à oublier le moindre mot. « Tu me manques. Je t'aime. J'aimerais que samedi soit aujourd'hui... Il me tarde de t'appeler ma femme. Mon amour, je t'aime... » À vous de transmettre Gaston ! *(Il raccroche.)*

CLEMENCE - Qui était-ce ?

GASTON - Monsieur Robert.

CLEMENCE - Il fallait me le passer !

GASTON - Vous m'aviez demandé...

CLEMENCE - Oui, mais là... Que voulait-il ?

GASTON (*très embarrassé*) - Euh...

ALBERT - Je vais vous laisser. C'est peut-être confidentiel. (*Il quitte la scène.*)

GASTON - Très confidentiel...

CLEMENCE - Alors ?

GASTON - Ce n'est pas très facile à transmettre...

CLEMENCE - Je serai indulgente.

GASTON - Je ne suis pas près de l'oublier !

CLEMENCE - Rien de grave ?

GASTON - Pas le moins du monde... Seulement...

CLEMENCE - Seulement ?

GASTON - J'aurais aimé que vous entendiez vous-même, ce que monsieur Robert avait à vous dire.

CLEMENCE - Gaston, ça suffit maintenant ! Dites-moi le message de Robert.

GASTON - Très bien... (*Il s'approche de Clémence.*) « Tu me manques. Je t'aime. J'aimerais que samedi soit aujourd'hui... (*Entre Clarisse, un paquet sous le bras.*) Il me tarde de t'appeler ma femme. Mon amour, je t'aime... »

CLEMENCE (*souriant à Gaston très mal à l'aise*) - Et c'est ça, que vous aviez tant de mal à me dire ?

GASTON - Oui.

CLEMENCE - Ce n'était pourtant pas bien compliqué. Vous pouvez me le répéter ?

CLARISSE - J'aime autant pas !...

GASTON - Madame !

CLARISSE - J'imagine que vous avez une explication, Gaston ?

CLEMENCE - Ne le réprimande pas maman.

CLARISSE - Je comprends que tu veuilles prendre sa défense, mais il y a des limites !

CLEMENCE - Je t'assure...

CLARISSE - Tu as pensé à Robert ?

CLEMENCE - C'est lui qui a demandé à Gaston de me passer ce message.

CLARISSE – Passer ce message ! Robert ne peut pas faire ce genre de commission tout seul ?

CLEMENCE - C'est à cause d'une invention de papa.

CLARISSE - Ton père a inventé quelque chose ?

CLEMENCE - Ce n'est pas encore très au point, mais...

CLARISSE - C'est étonnant, ça ne m'étonne pas ! Alors, qu'elle est cette invention extraordinaire ?

CLEMENCE – L'idée de papa est d'éviter de nous faire perdre du temps au téléphone pendant les derniers préparatifs du mariage. Pour cela, il a demandé à Gaston d'y répondre, en proposant à ces interlocuteurs, de lui laisser leurs messages afin de nous les transmettre. *(Devant l'air dubitatif de sa mère.)* C'est plutôt malin...

CLARISSE - C'est donc Gaston, qui n'a que ça à faire, qui passera ses journées au téléphone.

CLEMENCE - Pas forcément.

CLARISSE - On verra bien si cela est efficace. *(Le téléphone sonne. Gaston hésite à décrocher.)*  
Décrochez Gaston ! *(Il décroche.)*

GASTON - « Bonjour, vous êtes en communication avec le majordome de monsieur et madame Druon, en leur absence vous pouvez me laisser un message, que je me ferai un devoir et un plaisir de leur transmettre. Vous pouvez parler après le top... Top ! »

PAUL - J'ai dû faire une erreur. Au revoir.

GASTON - Au revoir monsieur. *(Il raccroche.)*

CLARISSE – C'est surprenant ! Qui était-ce ?

GASTON - Une erreur madame.

CLARISSE - Et comment s'appelait cette erreur ?

GASTON - Il ne s'est pas présenté.

CLARISSE - L'invention de ton père est d'une efficacité redoutable !

CLEMENCE – Tu es sévère maman. Si Gaston n'avait pas répondu, quelqu'un d'autre aurait dû décrocher, donc arrêter ce qu'il faisait, tout cela pour une erreur.

CLARISSE - Tu n'as pas tort. Je suis sans doute trop méfiante vis-à-vis des initiatives de ton père. *(À elle-même.)* Il en prend si peu...

ALBERT *(sortant de son bureau)* - Le message confidentiel est passé ?

CLARISSE - Sans le moindre doute !

*Le téléphone sonne. Gaston décroche instinctivement.*

GASTON - « Bonjour, vous êtes en communication avec le majordome de monsieur et madame Druon, en leur absence vous pouvez me laisser un message, que je me ferai un devoir et un plaisir de leur transmettre. Vous pouvez parler après le top... Top ! »

PAUL - J'ai dû faire une erreur. Au revoir.

GASTON - Au revoir monsieur. (*Il raccroche.*) C'était la même erreur que tout à l'heure.

CLARISSE - Une erreur ou quelqu'un qui perd ses moyens en vous entendant. Vous employez un ton trop, comment dire ?... « Mécanique. » Il y a quelque chose de mécanique dans votre façon de parler. Vous devriez sourire, ça l'atténuerait certainement.

*Le téléphone sonne. Gaston, par réflexe décroche, oubliant de dire le message d'accueil.*

GASTON - Oui ?

FANFAN - Bonjour mon Gastounet ! (*Silence. Stupéfaction de Gaston qui n'ose pas bouger.*)

CLARISSE/CLEMENCE (*à Gaston*) – Souriez !

FANFAN - Je n'ai pas le droit à ton message « Bonjour, vous êtes bien en communication avec le majordome de monsieur et madame Druon... » Tu m'excites quand tu dis ça ! Et qu'est-ce que j'aimerais être en communication avec mon polisson de Gaston !

CLARISSE (*devant l'attitude pétrifiée de Gaston*) - Et bien Gaston, que se passe-t-il ?

FANFAN - Tu n'as pas perdu ta langue ! Ce serait vraiment dommage... Oh, toi tu n'es pas seul !

CLARISSE (*très autoritaire*) - Passez-moi le combiné ! (*Presque par réflexe, Gaston le lui tend.*)

FANFAN - J'aimerais bien voir ta tête ! Je suis sûre que Clarisse n'est pas loin !

CLARISSE (*portant le combiné à son oreille*) - Qui est à l'appareil ? (*Fanfan surprise raccroche.*) Ça alors ! Il a raccroché ! Qui était-ce Gaston ?

GASTON - Visiblement c'était une erreur, madame. Les propos de la personne étaient incohérents.

CLEMENCE - C'est la journée ! (*À Gaston.*) Si Robert rappelle, vous me le passez. Et surtout, si la couturière appelle, vous la passez à maman ou à moi, nous avons les derniers essayages à faire, c'est très, très important ! (*Elle quitte la scène.*)

ALBERT (*se dirigeant vers son bureau, aperçoit le paquet que Clarisse a posé. Gaston quitte la scène*) - Qu'est-ce que c'est ?

CLARISSE - En partant voter, je suis passée devant une galerie de peinture. Par curiosité je suis rentrée, et là, je suis tombée en admiration devant cette aquarelle. Je n'ai pas pu résister. Un véritable coup de foudre ! Mais rassure-toi, ce n'est pas une folie.

ALBERT - Le mariage de Clémence va nous coûter les yeux de la tête ! On se sert la ceinture sur tout ! Et toi, tu achètes un tableau !

CLARISSE - Je l'ai eu pour une bouchée de pain !

ALBERT - Au prix ou est le pain, il a dû valoir une fortune ! Tu as voté ?

CLARISSE - Ah tiens, non !

ALBERT - Quoi ! Vous nous avez cassés les pieds pendant des années pour obtenir le droit de vote, et la première fois que tu peux voter, tu oublies ! Ce sont les municipales tout de même !

CLARISSE - Mais j'y vais ! J'y vais ! D'abord je n'ai pas oublié ! Je ne voulais pas passer à côté de cette petite aquarelle, c'est tout ! Tu veux la voir ?

ALBERT (*se dirigeant vers son bureau*) – C'est te voir aller voter que je veux ! (*Il quitte la scène. Le téléphone sonne. Clarisse décroche.*)

CLARISSE - Oui ?

PAUL (*soulagé et sûr de lui*) - C'est vous...

CLARISSE (*souriante et attendrie*) - Oui...

## RIDEAU

*Le rideau s'ouvre, personne n'est sur scène. Clarisse entre euphorique.*

CLARISSE - C'est fait, je l'ai fait, c'est historique ! Je tremblais comme une feuille au moment d'introduire mon bulletin ! Et puis quand l'assesseur a dit : « a voté ! », quelle émotion ! Quelle avancée ! Quel bond en avant pour la démocratie ! Un petit pas pour l'histoire, un grand pas pour les femmes ! (*Elle s'arrête, constate qu'il n'y a personne.*) J'ai parlé dans le vide... (*Le téléphone sonne. Elle décroche.*) Oui ?

PAUL – C'est vous.

CLARISSE – Oui...

PAUL - Je ne vous dérange pas ?

CLARISSE - Pas le moins du monde. Je viens de rentrer. La maison est vide.

PAUL - Nous ne sommes que tous les deux.

CLARISSE - En quelque sorte. Je viens de voter !

PAUL - C'est fantastique !

CLARISSE - On peut le dire ! Ça me fait plaisir de partager cet événement avec vous.

PAUL - Désormais, le genre féminin de la démocratie n'est plus usurpé.

CLARISSE - C'est beau ce que vous dites.



PAUL - C'est beau ce que vous venez de faire. Et puis dire de jolies choses, à une jolie femme, il n'y a là, rien de plus normal. (*Silence.*) Je vous ai offusquée. Je... J'en suis navré !

CLARISSE - Non, non rassurez-vous, rien de tout cela. Vous me dites des choses que personne ne m'a dites, alors évidemment... Votre tableau rend très bien.

PAUL – Le votre. Il ne m'appartient plus.

CLARISSE - Il vous appartiendra toujours un peu, c'est vous qui l'avez peint. Disons, notre tableau...

PAUL - C'est cela, notre tableau.

CLARISSE – Il est vraiment très beau. Mais pourquoi l'avez-vous appelé « Mon évidence. » ?

PAUL – À cause d'une fabuleuse histoire d'amour, qu'un de mes amis a écrit. Histoire qu'il a vécue, après sa parution, presque mot pour mot. À croire qu'elle était prémonitoire. Et comme dans son roman, son héros est peintre, j'ai voulu créer « pour de vrai » la toile sur laquelle son personnage s'acharnait tout au long du livre. Voilà...

CLARISSE - C'est un bel hommage. Votre ami n'en n'a pas voulu ?

PAUL - Bien sûr, mais il a eu l'idée d'un pacte entre nous.

CLARISSE - Lequel ?

PAUL - C'est un secret.

CLARISSE - Vous ne pouvez pas me le dire ?

PAUL - Un jour, je vous le promets.

CLARISSE - Je vous fais confiance. C'est excitant d'avoir un tableau qui cache un secret ! Quel est le titre de ce roman ?

PAUL - « La montagne aux agaves. »

CLARISSE - Je ne connais pas. C'est quoi, une agave ?

PAUL - Un agave. C'est une plante qui ne fleurit qu'une seule fois mais qui peut rester des années à l'état végétatif. Elle est unique.

CLARISSE - Il faut absolument que je me procure ce livre. Comment s'appelle votre ami ?

PAUL - Vous aurez du mal à le trouver en librairie. Je...

ALBERT (*sortant de son bureau*) - Je comprends pourquoi il ne sonne pas ! Pour une fois que j'attends un appel !

CLARISSE - Je vous remercie...

PAUL - Vous n'êtes plus seule ?

CLARISSE - Je passerai le prendre demain...

PAUL - Avec plaisir, mais quoi donc ?

CLARISSE - C'est cela, « La montagne aux agaves. »

PAUL - Mais oui, bien sûr ! Passez quand vous voulez. Si je puis me permettre, le plus tôt sera le mieux.

CLARISSE - Vous pouvez... Au revoir ! (*Elle raccroche.*) La place est libre.

ALBERT - Avec qui étais-tu ?

CLARISSE (*surprise par la question, et après une courte hésitation*) - Avec la librairie du coin.

ALBERT - Tu téléphones à la librairie ?

CLARISSE - Pour savoir si elle a un livre.

ALBERT - Sans blague !

CLARISSE - Celui que je cherche est rare, et je voulais savoir si elle l'avait !

ALBERT - Mmm... Je peux téléphoner ?

CLARISSE - Je t'en prie. À qui veux-tu téléphoner ?

ALBERT (*surpris*) - À... Pourquoi cette question ?

CLARISSE - Parce que tu m'as posé la même.

ALBERT - À la librairie du coin...

CLARISSE - Pourquoi ?

ALBERT - Parce que c'est la réponse que tu m'as faite !

CLARISSE (*elle s'en va, arrivée au pied de la porte, elle s'arrête, puis sur un ton grave*) - Albert ?

ALBERT (*s'attendant à une révélation*) - Oui ?

CLARISSE (*regardant son mari*) - J'ai voté ! (*Elle se retourne et quitte la scène.*)

## NOIR

*Lumière, personne sur scène. On sonne à la porte d'entrée. Gaston va ouvrir, traverse la scène. Des coulisses, on entend.*

FANFAN - O mon Gastounet ! Je ne tenais plus ! T'entendre au téléphone, m'a rendu folle, il fallait absolument que je te voie !

GASTON - On a bien failli se faire pincer !

FANFAN - C'était excitant ! J'ai envie de te pincer tout partout ! Faut que j'te touche ! Faut que j'te touche !

GASTON - Fanfan pas là ! Pas touche ! *(Il arrive débraillé, suivi de Fanfan.)* Je vais chercher madame... Madame !... *(Il s'en va rajustant sa tenue.)*

FANFAN *(lui mettant une main aux fesses)* - Et plus vite que ça, mon garçon !

GASTON - Bas les pattes ! *(Il quitte la scène. Fanfan reste seule, regarde autour d'elle, son regard est attiré par le tableau, elle s'en approche, l'observe avec attention.)*

ALBERT *(sortant de son bureau)* - Bonjour Françoise ! Comment allez-vous ?

FANFAN *(surprise)* - Je ne vous avais pas entendu ! Très bien, je vous remercie. Elle est magnifique cette aquarelle !

ALBERT - C'est la dernière trouvaille de Clarisse. Je vous laisse, j'ai encore quelques détails à régler pour le mariage de Clémence. *(Lui faisant un baisemain.)* Au revoir Françoise.

FANFAN - Au revoir Albert. *(Il retourne dans son bureau.)*

CLARISSE - Bonjour Fanfan. Je ne m'attendais pas à ta visite !

FANFAN - Je ne te dérange pas ?

CLARISSE - Je m'apprêtais à...

FANFAN - Ce tableau est une splendeur ! Où l'as-tu déniché ?

CLARISSE - Dans une galerie qui vient d'ouvrir, à deux pas de la maison. Elle recèle de trésors.

FANFAN - Il faut absolument que tu m'y emmènes ! *(Reculant pour mieux voir le tableau.)* Le seul problème vois-tu, c'est la tapisserie. Elle ne va du tout avec le tableau !

CLARISSE - Je sais. Cela fait plusieurs années que je veux la changer. Je verrai ça après le mariage.

FANFAN *(s'approchant du tableau, sans avoir vraiment prêté attention aux propos de Clarisse)* - Tu sais quoi ? Je trouve qu'il te ressemble.

CLARISSE - Qui donc ?

FANFAN - Ton tableau.

CLARISSE - Là, il faut que tu m'expliques. En quoi un champ de blé peut-il me ressembler ?

FANFAN - Je ne sais pas comment te le dire... *(Arrive Gaston.)* On va demander à Gastou... Gaston ! *(Clarisse remarque l'hésitation de Fanfan.)* Dites-moi Gaston, si ce tableau devait ressembler à quelqu'un, à qui vous ferait-il penser ?

GASTON (*comme une évidence*) - À Madame ! Si je puis me permettre...

FANFAN - Merci mon brave. Le regard d'un innocent ne trompe pas !

CLARISSE - À quoi voyez-vous ça, Gaston ? (*Voyant Gaston hésitant à répondre.*) Alors ?

GASTON (*mal à l'aise*) - Ce qu'on voit dans un tableau madame, est souvent mystérieux. Il y a toujours deux visions. L'une réaliste, l'autre subjective.

CLARISSE - Mais encore ?

GASTON - Je ne sais pas si je dois...

CLARISSE - Vous devez.

GASTON - Madame me promet de ne pas m'en tenir rigueur ?

FANFAN - Elle vous le promet !

CLARISSE - C'est promis.

GASTON - Très bien... Dans ce champ de blé, je vois la grâce et l'énergie de madame. Son enthousiasme et ses tourments... Ses...

CLARISSE - Mes ?

FANFAN - Ses ?

GASTON - Ses for... Sa silhouette... Sauf votre respect... Et le vent qui agite les blés donne à leur mouvement le même que celui du vent dans les cheveux de madame ! Il faudrait être aveugle pour ne pas remarquer que la clarté du paysage épouse celle des yeux de madame... Il y a comme une évidence dans...

CLARISSE - Merci Gaston ! Ça ira comme ça.

FANFAN - Mais non, Gaston continue... nuez ! Vos observations sont remarquables !

CLARISSE - Je t'assure Fanfan, c'est très bien ainsi ! Et puis chacun voit ce qu'il veut dans une œuvre d'art. C'est la vision « subjective... »

FANFAN - Nous sommes tout de même trois, à y voir la même chose.

CLARISSE - Trois ?

FANFAN - Gaston, moi et le peintre...

CLARISSE - C'est impossible ! Je ne connais pas le peintre ! Et puis moi, je ne me reconnais pas du tout, dans ce tableau. Vos appréciations, ne sont que de simples coïncidences.

GASTON - C'est le phénomène du miroir sans tain. Madame ne voit pas que dans ce tableau, d'autres personnes la voient.

CLARISSE - Je me passerai de vos commentaires Gaston !

GASTON - Bien madame.

CLARISSE - Vous pouvez disposer ! (*Sans un mot Gaston fait demi-tour, passe près de Fanfan, qui, sans que Clarisse puisse la voir, tente de lui mettre discrètement, une main aux fesses, qu'il évite de justesse. Il quitte la scène.*)

FANFAN – Il cache bien son jeu ce Gaston... (*Voyant Clarisse fixer le tableau.*) Quelque chose ne va pas ?

CLARISSE - Non, non...

FANFAN - Tu m'emmènes dans cette galerie ?

CLARISSE - Je ne vais pas avoir le temps, nous avons rendez-vous avec la couturière. Mais vas-y-toi.

FANFAN – Pas sans toi ! Et puis tu m'as dit qu'elle était à deux pas, viens ! Ça te fera le plus grand bien de sortir un peu. Ce n'est pas une petite demi-heure d'absence qui va remettre toute la préparation du mariage en cause. Viens ! Je te le promets, tu seras de retour pour votre rendez-vous avec la couturière ! Et puis, si une toile me tente, je préfère autant que tu sois avec moi pour me conseiller, ou freiner mes ardeurs.

CLARISSE – Depuis quand quelqu'un peut-il freiner tes ardeurs ?

FANFAN – Tu me connais bien... Mais tu sais que j'écoute toujours tes conseils. Aller, viens !

CLARISSE - Tu es terrible ! Je donne mes instructions à Gaston, et on y va.

NOIR

CLEMENCE - Maman ?... Maman !...

GASTON (*entrant sur scène*) - Madame est sortie avec madame la comtesse Villeneuve de la Baconnière.

CLEMENCE - Avec Fanfan ! Mais ce n'est pas possible ! J'ai mes derniers essayages à faire ! Depuis combien de temps sont-elles parties ?

GASTON – Une bonne heure.

CLEMENCE – C'est pas vrai ! (*Elle se précipite frapper à la porte de son père.*) Papa ?

ALBERT (*passant la tête par la porte de son bureau*) - Que se passe-t-il ?

CLEMENCE - Un drame ! Maman est sortie avec Fanfan !

ALBERT (*apercevant Gaston*) - Gaston ?

GASTON - Monsieur ?

ALBERT - Madame vous a donné ses instructions pour le dîner ?

GASTON - Oui monsieur.

ALBERT - Où est le drame ?

CLEMENCE – Papa, je me marie après-demain, et ma robe n'est pas encore prête ! Tel que c'est parti, dans deux jours je monterai à l'autel à ton bras, avec un ourlet trop court, un voile de guingois, et un corsage bâillant aux cornets ! Et maman est partie je ne sais où, faire je ne sais quoi avec Fanfan ! C'est encore une idée saugrenue de Fanfan, ça ! Elle devrait comprendre que maman à autre chose à faire en ce moment, qu'à se balader avec elle !

ALBERT - Fanfan ne comprend uniquement, ce qu'elle a décidé de comprendre ! Et puis tu connais son influence sur ta mère.

CLEMENCE - Si elle en a, tu en as aussi, non ?

ALBERT (*silence, visiblement embarrassé*) - Gaston, vous pouvez disposer.

GASTON - Bien monsieur. (*Il quitte la scène.*)

ALBERT - Viens t'asseoir ma chérie. (*Sans un mot, elle s'assoit.*) Le jour où Robert nous a demandé ta main, cela m'a ramené quelques années en arrière. Le cœur léger, je quittais les ordres, pour épouser ta maman, sans imaginer un seul instant, que je les avais quittés, pour quelques semaines plus tard, me mettre sous ceux de ta mère...

CLEMENCE - Je n'ai jamais remarqué l'autorité de maman sur toi.

ALBERT – Parce qu'elle est larvée, invisible. Je déteste les conflits. Je ne sais pas les gérer. Alors j'ai courbé l'échine sans me briser le dos, pour éviter de stériles disputes. Je me suis toujours attaché à anticiper ce qui aurait pu créer des tensions. Seulement à force de m'y attacher, je me suis muselé. Lâcheté ? Diplomatie ? Je n'ai jamais bien su où se situait la frontière.

CLEMENCE - Pourquoi me dis-tu ça maintenant ?

ALBERT - Parce que certaines discussions, certaines confessions, exigent un certain contexte. Comme pour donner certains conseils.

CLEMENCE – Tu as des conseils à me donner ?

ALBERT – Qu'un !

CLEMENCE – Ça va, je devrais le retenir.

ALBERT – Alors retiens le bien... Après demain tu vas t'engager à vie, dans une voie qui sera sans issue, si l'ennui, qui débouche sur l'indifférence, anime ton quotidien.

CLEMENCE - Avec Robert, il n'y a pas de risque !

ALBERT - On pense tous ça, au début... Alors, lorsque vous échangerez vos consentements, sois convaincue d'une chose : tout restera à faire ! Le plus dur, comme le plus exaltant. ! Il ne tiendra qu'à vous, de faire de votre couple une œuvre d'art ! Ne perdez pas de temps. La vie à deux est un contrat à durée indéterminée, dont l'échéance peut être plus ou moins brutale. Elle doit être un jeu

de séduction permanent, autant par un regard, qu'une caresse. Attache-toi à lui dire « merci », surtout pour les choses les plus anodines. Quand il le faudra, ose marcher sur ton orgueil pour t'excuser. De temps en temps, sache arrêter le temps, rien que pour vous deux ! Enfin, prends l'habitude de te poser cette question : « Qu'ai-je fait pour lui ? » Et je te parie, que l'ennui qui s'imisce avec gourmandise, dans le quotidien des couples qui pensent que l'essentiel est acquis, une fois le « oui » en poche, ne trouvera jamais sa place sous votre toit !

CLEMENCE (*court silence*) - C'est beau, ce que tu viens de dire.

ALBERT - On parle bien de ce que l'on rêve...

CLEMENCE - Avec...

ALBERT (*devinant que Clémence veut faire allusion à sa mère*) - Mais attention ! Ne tombe jamais dans la « nianniantise ! »

CLEMENCE - La nianniantise ?

ALBERT - Ce comportement affectif exacerbé, assaisonné de sobriquets plus ridicules les uns que les autres ! « Ma puce, mon chou, mon bouchon ! » Et puis toujours en collant l'autre ! On ne se marie pas pour s'engluer ! Tu devras garder ta liberté et pour ce faire, banni l'idée judéo chrétienne de la femme soumise ! Tu es sa part manquante, pas sa part soumise ! Aimer est un art subtil. Il exige deux choses : le discernement en toute circonstance, pour éviter de tomber dans l'aveuglement amoureux, et, savoir doser son comportement, pour ne pas étouffer l'autre mais l'épanouir ! S'aimer ma chérie, c'est d'abord savoir aimer l'autre comme il lui plaît d'être aimé, non comme il te plaît de l'aimer... Ça ne se fera pas sans heurts, ni concessions... Ni de « sympathiques » réconciliations... (*Sur un ton plus léger.*) Et puis entre nous Clémence, garde bien à l'esprit ce vieil adage, soufflé par ta grand-mère à l'oreille de ta maman le jour de son mariage : « ma petite fille, n'oublie jamais qu'un homme, ça se garde avec le ventre et le bas ventre ! »

CLEMENCE – Grand-mère a dit ça !

ALBERT (*entre haut et bas*) - Sous l'effet de l'absinthe...

CLEMENTCE – Pardon ?

ALBERT (*ne prêtant pas attention à l'étonnement de Clémence*) – Je te l'accorde, c'est quelque peu prosaïque, mais d'une efficacité rarement mise en défaut.

CLEMENCE – Je l'imaginai pas dire une chose pareille.

ALBERT – Et pourtant... Alors cette robe ? Tu veux que j'y jette un œil ?

CLEMENCE - Mais enfin papa, c'est un domaine exclusivement féminin !

ALBERT – Que fais-tu de la parité ? Et puis, tu seras autant déshabillée du regard par les femmes que par les hommes !

CLEMENCE - Ma robe doit rester un secret, personne ne doit la voir avant le jour « j »!

ALBERT - Personne... Surtout Robert.

CLEMENCE - Après tout pourquoi pas ! *(Elle lui temps le bras, et partent bras dessus, bras dessous, comme si ils marchaient vers l'autel.)* C'est la couturière qui va être surprise.

ALBERT - J'en fais mon affaire...

CLEMENCE – Papa !

ALBERT – Oui ?

CLEMENCE – Merci pour ton... Pour tes conseils...

## NOIR

*Lumière scène. Entre Clarisse discrètement. Elle s'assoit, esquisse un sourire, elle est heureuse. Entre Gaston.*

GASTON - Madame... *(Elle ne répond pas, il est surpris. Passe devant elle. S'arrête.)* Monsieur est parti avec mademoiselle Clémence, pour les derniers essayages de la robe de mademoiselle.

CLARISSE - Vous étiez là ? Vous disiez ?

GASTON - Monsieur et mademoiselle sont partis chez la couturière...

CLARISSE - Très bien. *(Gaston est très étonné de la réponse et du détachement de Clarisse.)*

GASTON *(déstabilisé)* – Pour le dîner, madame, j'ai un doute concernant les pommes de terre. *(Le téléphone sonne. Gaston ne bouge pas.)*

CLARISSE - Gaston, il y a le téléphone qui sonne.

GASTON - Je croyais que madame ne souhaitait pas que je décroche, quand madame était là.

CLARISSE - En effet... *(Elle se lève, va décrocher.)*

GASTON - Pour les pommes de terre, que désirez-vous comme cuisson ?

CLARISSE *(en décrochant)* - À l'eau !

PAUL *(surpris)* - À l'eau ?

GASTON - Bien madame. *(Il s'en va.)*

CLARISSE - C'est... *(S'arrêtant dans son élan attendant que Gaston quitte la scène.)*

PAUL - C'est ?

CLARISSE *(avec un sourire attendri)* – Toi...

## RIDEAU

Fin de la deuxième époque

## ACTE III- Fin des années 1990

### PERSONNAGES



Claire	Fille de Clémence et Robert, 30 ans.
Robert	70 ans
Clémence	68 ans
Clarisse	89 ans
Etienne	Neveu de Paul.
Paul	N'apparaît que de dos, face à un chevalet, 90 ans.

*Le rideau se lève, en même temps que le téléphone sonne, donnant sur le même salon que dans les actes précédents, mais dans une déco des années quatre vingt dix. À la place de la photo de Pierre, celle d'Albert. Le tableau de Clarisse est toujours à la même place. Assis dans un fauteuil un homme lit son journal, dont une partie de la quatrième page est découpée. Il ne bronche pas. Personne n'arrive pour décrocher. Une voix à l'étage :*

CLAIRE - Quelqu'un peut décrocher ?... Surtout ne vous pressez pas ! (Arrivant sur scène, en peignoir. Elle est enceinte, son portable à la main.) Je ne peux pas courir, sinon je fais un prématuré.

ROBERT (le téléphone cesse de sonner) - Ma chérie, je te rappelle que tu as dépassé le terme.

CLAIRE - Tu étais là !

ROBERT - Oui.

### **L'intégralité du texte est disponible aux éditions Librairie Théâtrale**

[www.librairie-theatrale.com](http://www.librairie-theatrale.com)

[www.artcomedie.com](http://www.artcomedie.com)

**Ou à la librairie théâtrale :**

3 rue de Marivaux  
75002 Paris

Tel : 01.42.96.89.42

### **Propositions de distribution**

La distribution étant large, il est tout à fait **concevable qu'un comédien puisse interpréter plusieurs personnages. Techniquement la pièce le permet, sans que cela nuise à l'histoire.** Vous trouverez plusieurs possibilités de distributions. Celles-ci n'étant pas exhaustive, libre au metteur en scène, en fonction de son effectif, de trouver sa meilleure, et plus cohérente distribution.

#### **6F/6H**

Clarisse	21, 39 ans
Clarisse	89 ans
Odette/Clémence (68ans)	
Monique/Claire	
L'opératrice/Clémence (18 ans)	
Yolande/Fanfan	
Pierre	
Albert	
Robert	
Gaston	

#### **6F/5H**

Clarisse	21, 39 ans
Clarisse	89 ans
Odette/Clémence (68ans)	
Monique/Claire	
L'opératrice/Clémence (18 ans)	
Yolande/Fanfan	
Pierre/Robert acte II/Etienne	
Albert	
Robert	
Gaston	

Etienne/Robert acte II  
Paul

Paul

**5F/5H**

**5F/6H**

Clarisse 21,39, 89 ans  
Odette/Claire  
L'opératrice/Clémence 18 ans  
Monique/ Clémence 68 ans  
Yolande/ Fanfan  
Pierre/Robert acte II  
Albert/ Etienne  
Gaston  
Robert  
Paul

Clarisse 21, 39, 89 ans  
Odette  
Monique/ Clémence  
Yolande/Clémence 18ans/Claire  
L'opératrice/Fanfan  
Pierre  
Albert  
Robert  
Gaston  
Robert acte II / Etienne  
Paul

**11F/9H** (*maximum*)

**5F/4H** (*minimum*)

Clarisse 21 ans  
Odette  
Yolande  
Monique  
L'opératrice  
Clémence 18 ans  
Clarisse 39 ans  
Clémence 68 ans  
Clarisse 89 ans  
Pierre  
Albert 25 ans  
Albert 44 ans  
Gaston  
Robert au téléphone  
Paul 40 ans  
Robert  
Etienne  
Paul 90 ans

Clarisse 21, 39, 89 ans  
Odette/Clémence 68 ans  
Monique/Claire  
Yolande/Fanfan  
L'opératrice/Claire  
Pierre/Paul  
Albert/Etienne  
Gaston  
Robert